

littérature

Trois heures à Paris

par Réginald Martel

ON POURRAIT évaluer les richesses d'une littérature vivante en comptant les mauvais livres que ses écrivains, grands, moyens et petits, peuvent s'offrir le luxe de faire éditer. Je connais peu la production littéraire actuelle de France, toujours énorme. J'aimerais bien la suivre de plus près, tout en conservant une saine distance, mais je n'en trouve pas souvent le temps. Mes rares incursions dans ce domaine français sont généralement peu fructueuses: je n'en rapporte rien qui me crée l'obligation morale d'attirer l'attention des lecteurs québécois sur tel ou tel livre récent.

La fidélité aux littératures de grande tradition est peut-être une sorte de trahison. Les auteurs français que j'ai aimés, je le reconnais volontiers, sont morts ou bien peu vivants. Je ne connais à peu près pas les jeunes, pour la bonne raison qu'il faut un jour faire un choix: rester attaché à une littérature étrangère qui survit assez bien depuis plusieurs siècles ou encore assister et participer (comme lecteur assidu) à la naissance d'une littérature marginale, celle de toute petite nation. D'autres que moi peuvent en décider autrement; je crois de toutes mes forces qu'il faut se mettre à l'écoute des auteurs d'ici et de maintenant.

Ce n'est pas toujours facile, tant

roger
peyrefitte

la
coloquinte

roman
flammarion

sont complexes et actuelles les voies qu'explorent nos auteurs. Actuel, quoi qu'il y paraisse, le "Kamouraska" (1) d'Anne Hébert; actuelle aussi, — et comment! — toute la production littéraire québécoise qui, depuis les Évenements d'octobre, est profondément enracinée dans un présent dont il est si périlleux de trouver une définition globale qui, en même temps, rende compte de la complexité de ce présent. Auteurs et lecteurs, nous sommes en pleine ambiguïté, comme le soulignait très justement mon collègue Ivanhoé Beaulieu, du Soleil, dans son feuilleton de samedi dernier (tréma sur le "i" d'ambiguïté, mon cher Ivanhoé!).

Une certaine paresse, ou le goût de s'évader un peu, fait qu'on ouvre un livre de France; le travail devient alors prétexte à divertissement. Je lis donc "la Coloquinte" (2), de Roger Peyrefitte, dans l'espoir de me distraire. Je ne m'y distrais pas long-

temps. C'est une histoire plus ou moins bâclée — même le stylistique occasionnel se laisse ici aller — à propos d'une femme dont le seul mobile profond, à travers ses liaisons et son mariage, est la réussite matérielle. Histoire assez pénible, qui se situe dans le milieu des grands financiers, escrocs en plusieurs genres.

Ceux qui ont aimé les livres antérieurs de Peyrefitte, livres scandaleux ou autres, seront déçus par la médiocrité de celui-ci. L'auteur des "Amitiés particulières" n'est pas tout à fait à l'aise dans les situations de mariages à quatre, pas plus que ne le sont, semble-t-il, les protagonistes de son petit roman insignifiant. Ce monde dégoûtant des millionnaires est assez peu intéressant, au fond, même si l'auteur essaie d'y glisser d'hypothétiques amours "vraies et sincères" — réalités qui ne trouvent de sens, ou d'absurdité, que dans le vécu personnel. Voilà un petit roman qu'on oublie tout de suite, pour risquer une autre lecture étrangère.

Et me tombe sous la main un livre de Jean Dutourd, "Le Crépuscule des loups" (3). J'y trouve un peu de sagesse, beaucoup d'humour de toutes les couleurs, et une écriture simple, directe, apparentée à celle des conteurs; le tout est assez séduisant et quelques-uns de ces contes, quelques-unes de ces fables ou nouvelles, sont prétextes à réfléchir un moment, sans trop d'effort, sur les vices et vertus de la nature humaine. Mais pourquoi reprendre les thèmes des moralistes, des Esopes ou des La Fontaines? Dutourd s'en explique ainsi: "... ils vivaient à des époques où il y avait encore quelque bonhomie ou quelque familiarité. Ce n'est pas notre cas. Les maîtres d'aujourd'hui sont plus sournois que ceux de l'Antiquité; les rois d'aujourd'hui plus absolus que ceux du XVIIIe siècle."

Parmi la trentaine de courts textes réunis par Jean Dutourd, chacun peut trouver la parcelle de vérité qui lui conviendra; une parcelle de vérité

LES BEST-SELLERS DE LA SEMAINE

- 1 ENCYCLOPÉDIE DES ANTIQUITÉS DU QUÉBEC
- 2 LA VIGILE DU QUÉBEC
- 3 LE CHOC DU FUTUR
- 4 KAMOURASKA
- 5 NEGRES BLANCS D'AMÉRIQUE
- 6 PETIT MANUEL D'HISTOIRE DU QUÉBEC
- 7 MANUEL SECRET DU PARFAIT CONFESSEUR
- 8 LE CYCLE
- 9 LA DYNASTIE DES FORSYTE

En collaboration
Fernand Dumont
Alvin Toffler
Anne Hébert
Pierre Vallières

Léandre Bergeron

En collaboration
Gérard Bessette
John Galsworthy

Léon Uris

Éditions de l'Homme 10e sem.
Éditions H.M.H. 11e sem.
Éditions Denoël 18e sem.
Éditions du Seuil 42e sem.
Éditions Parti Pris 2e sem.

Éditions québécoises 42e sem.

Éditions du Paradis artificiel 6e sem.
Éditions du Jour 8e sem.
Éditions Calmann-Lévy 7e sem.

Éditions du Jour et Robert Laffont 1ère sem.

Notre liste est due cette semaine à la collaboration des librairies suivantes: Agence du livre français, Bertrand, Centre éducatif et culturel, Diem, Dussault, du Scorpion (Laval), Flammarion, Guérin, Hachette, La Maison du Livre, Litsens-Verdun, Lidex, Renaud-Bray, Sons et Lettres (Verdun) et Tranquille. Notre dernière colonne indique le nombre de semaines "best-seller" de chaque titre.

contient parfois aussi une parcelle de sagesse. La sagesse de Dutourd n'est pas aussi sombre qu'il veut le faire croire. Pour dénoncer les travers humains, il faut être séduit par le spectacle de leur expression éternelle. L'optimisme n'est qu'une variante du pessimisme; sous l'une ou l'autre, il y a la vie, vie que l'auteur des "Taxis de la Marne" raconte avec un talent presque toujours égal.

Pour me punir de mes excursions, j'ai décidé de lire un roman que j'avais déposé plusieurs fois sur ma table de travail, en attendant d'être d'humeur à l'absorber tout entier. Le roman d'André Duval, "Les Condisciples" (4), m'avait paru tellement mauvais, à tous points de vue, qu'il fallait bien, me disais-je, qu'une lecture entière permit de récupérer au moins un élément prometteur. Peine perdue: aucune humeur, bonne ou mauvaise, ne peut sauver ce petit monument d'insignifiance, mal construit, mal écrit et qui ne servirait qu'à prouver, si cela était nécessaire, la médiocrité des individus que "formaient" à une certaine époque les collèges classiques traditionnels. Ces éternels entrainés au collège, issus de milieux généralement bourgeois, pour en sortir huit ans plus tard, plus médiocres que leurs parents.

André Duval réunit quelques-uns de ces personnages, à l'occasion de ce qu'on appelait un "conventum", et essaie de raconter l'itinéraire professionnel (quelle priorité!) de chacun. Il y a parmi eux un bon prêtre, évidemment, qui deviendra financier et qui vendra les terres acquises (gratuitement) depuis les premiers temps de la colonie française en Amérique. Fort moral, ce bon prêtre qui sera évidemment promu évêque aura des préoccupations humanitaires: pauvres et miséreux auront, en plus de leur terrain en ville, un terrain à la campagne.

C'est pas beau ça? André Duval a un autre roman en préparation, "la Récapitulation"; les chances que surgisse enfin une oeuvre valable, si j'en juge par "les Condisciples", me paraissent bien minces.

- (1) Éditions du Seuil, Paris, 1970.
- (2) Flammarion, éditeur, Paris, 1971.
- (3) Flammarion, éditeur, Paris, 1971.
- (4) L'Action, Québec, 1971.

les condisciples



lectures

Un excellent document de référence

LE QUÉBEC QUI SE FAIT, éditions Hurtubise HMH, écrit en collaboration sous la direction de Claude Ryan, juin 1971, 311 pages.

Sous la signature de 42 auteurs, "Le Québec qui se fait" n'est qu'une reprise du supplément spécial que publiait, le 30 décembre dernier, Le Devoir, pour faire le point de l'évolution du Québec, suite des Évenements d'octobre et novembre, et qui coïncidait avec le soixantième anniversaire de la fondation du quotidien.

"Le Québec qui se fait" constitue en soi un excellent document de référence de la pensée de divers auteurs dont plusieurs jouissent d'une réputation assurée, qu'il s'agisse de l'équipe d'éditorialistes du quotidien Le Devoir et de certains de ses journalistes, ou d'économistes, politiciens, ou autres intellectuels tels Gérard Bergeron, Léon Dion, Fernand Dumont, Claude Morin, Jacques Parizeau, André Raynaud, Guy Rocher, Charles Taylor et Pierre Vadeboncoeur.

S'il est un excellent document de référence sur la pensée de certains Québécois à un moment précis de l'histoire, ce livre a cependant le désavantage d'être aussi un document publicitaire pour Le Devoir.

Non pas que "Le Québec qui se fait" ait été conçu dans cette perspective, mais les textes presque publicitaires du supplément du quotidien montréalais, ont également été reproduits, en même temps que ceux qui ont été écrits par d'autres auteurs à un moment attachés au quotidien.

C'est pour cette même raison que M. Claude Ryan est mentionné comme le directeur de cette série d'articles puisqu'il est directeur du quotidien Le Devoir dont M. Paul Sauriol, éditeur, décrit en épilogue au Livre, l'historique et la mission imposée au quotidien par son fondateur, Henri Bourassa, en 1910.

Malgré cet aspect, le lecteur a tout intérêt à se procurer un tel document qui contient tout aussi bien l'historique des luttes du gouvernement québécois devant l'empêchement du gouvernement fédéral dans les domaines de sa juridiction, que les problèmes économiques d'un Québec industrialisé et scolarisé.

Gilles RACINE

Le bilan d'un échec cuisant

L'ARPEUTEUR, par Georges Lapassade, Éditions de l'Épi, Paris, 1971, 141 pages.

APRÈS "Le livre fou" (Epi, Paris, 1971), qui commence par la fin et se termine à la première page, voici le récit d'une intervention sociologique (c'est le sous-titre de "L'Arpeuteur") que Lapassade a effectuée, nos lecteurs s'en souviennent sans doute, de février à avril 1970, à l'Université du Québec à Montréal, à la demande du recteur Léo Dorais.

"Le livre fou", c'est un livre-collage, où l'ex-mensuel des étudiants de l'Université de Montréal, "Le Quartier Latin", est abondamment cité. "L'Arpeuteur", c'est la socialanalyse qui se veut en profondeur de notre université publique.

La socialanalyse, vocable typiquement lapassadien, c'est la science de l'intervention sociale, c'est le bureau de l'imaginaire. En effet, pour Lapassade, c'est en instituant une socialanalyse qu'on invente de nouvelles techniques d'action-research, qu'on construit des analyseurs déviants, des libérateurs de l'imaginaire et du symbolique.

L'auteur appelle son livre un "sociodrame en 5 actes", dont le décor serait constitué par quelques arpeuts de neige (Montréal, de février à la fin mars) et dont l'arpeuteur (on sait que le fameux K de Kafka était et n'était pas un arpeuteur!) ne serait autre que Lapassade lui-même. Mais l'ennui avec Lapassade, c'est que malgré ses accents de sincérité profonde et cette générosité qu'on perçoit à travers les lignes de ses deux dernières publications (sans compter un long article qu'il avait publié sur le

Québec dans le numéro 17 de "L'homme et la société", Ed. Anthropos, Paris), on arrive pas, on n'arrive plus à le prendre au sérieux, ce "sérieux" qui d'ailleurs lui fait tellement horreur.

On sait peut-être que Léo Dorais a fait venir Lapassade l'an dernier à Montréal pour mettre à l'épreuve l'hypothèse de la participation cogestionnaire à l'Université du Québec. Pour ceux qui connaissent Lapassade, il ne fait l'ombre d'aucun doute que celui-ci se fait fort, (et notamment dans son "Parcours de l'Université") de montrer l'impossibilité sémantique de l'idéologie de participation, dans n'importe quel type de société industrialisée, qui (cela commence à se savoir) fonctionne exclusivement d'après la logique du "profit" et de la "plus-value". Dès lors, il était évident qu'en faisant venir Lapassade, on n'aurait que le miroir, à peine déformant, de l'institution de l'UQAM, vue à travers le prisme du collimateur lapassadien, en l'occurrence: "le Nouvel Analyseur", le journal-maison que l'auteur a confectionné et littéralement fabriqué avec son équipe, dans l'enceinte de l'UQAM.

Que pouvait-il en résulter? Certains diront: un constat d'échec, puisque aujourd'hui, Lapassade est jeté aux oubliettes de cette UQAM-donjon. Mais d'autres pourront répliquer: il en est sorti quand même ce petit livre, "L'Arpeuteur", qui non seulement raconte en détail les péripéties et pérégrinations d'un arpeuteur perdu par ici, mais qui essaye, le plus honnêtement possible, semble-t-il, de faire le point d'une "crise" dans l'uni-

versité québécoise. Pour Lapassade, et c'est le fond de son propos, le refus de la participation — il faudrait écrire les refus, puisqu'il en distingue trois au moins: le refus par conviction, le refus par déception — provient d'une crise de la culture, d'une anomie croissante qui introduit partout en ce moment le silence de la société, le vide social, la perte des communications, la disparition des assemblées générales, la désertion des organisations politiques de la contestation.

Seulement voilà: ce qui est le plus gênant dans les analyses de Lapassade, tout au long de son livre, c'est qu'il continue à appliquer, malgré son séjour de quatre mois parmi nous, des schémas et des patterns de pensée profondément européens — pour ne pas dire typiquement parisiens —, ancrés dans la réalité socio-historique française et plus particulièrement tribulaire des événements de

Mai 68, à un type de société et de structures mentales qualitativement autres. Lapassade reconnaît d'ailleurs lui-même, chemin faisant, l'étrangeté de sa situation: à la fois étranger au "milieu" et étranger à la demande de son "client": Léo Dorais. Ce qui expliquerait aussi, faute d'instruments adéquats adaptés à cette situation particulière à laquelle il devait faire face, l'échec complet (Lapassade écrit, lui: "demi-échec") de l'opération "Bilan 70". Car

son "bilan" il faut le reconnaître à présent, à été un échec cuisant: un bilan, ça se mesure à ses prolongements effectifs dans la réalité. Quel changement, fut-il minime, a-t-il été effectué dans l'Institution de l'UQAM? Et où est l'avènement de cette socialanalyse permanente, mieux: de cette médianalyse, que l'auteur est censé avoir laissée derrière lui, après son départ?

Gilbert TARRAB
(collaboration spéciale)

LA PLUS GRANDE SCÈNE DU MONDE



à venir

PLACE DES NATIONS

KIOSQUE INTERNATIONAL



PAUL ANKA

Un spectacle seulement
le samedi 31 juillet
à 20h.30 — \$2.00



CLAUDE BLANCHARD

Quatre spectacles seulement
du jeudi 29 juillet
au dimanche 1er août
à 20h. — \$2.00



LÉO FERRÉ

Un spectacle seulement
le samedi 7 août
à 20h.30 — \$1.50



FRIDA BOCCARA

Quatre spectacles seulement
du jeudi 5 août
au dimanche 8 août
à 20h. — \$2.00

LA PLUS GRANDE SCÈNE DU MONDE

PIERRE LALONDE



au
KIOSQUE
INTERNATIONAL

du jeudi 15 juillet
au dimanche 18 juillet
à 20h.

Prix d'entrée:
\$2.00

Billets en vente au guichet seulement

TERRE DES HOMMES
TOUT LE MONDE EST LÀ!

Le Centre canadien du Théâtre The Canadian Theatre Centre

invite les candidatures au poste de Secrétaire général du Centre. Les candidats doivent avoir une vaste expérience dans le domaine du théâtre au Canada, une compétence reconnue en tant que journaliste ou éditeur, et une habileté administrative démontrée. Les candidatures accompagnées d'un résumé détaillé et de références doivent parvenir au Centre d'ici le 26 juillet, 1971.

Le Centre canadien du Théâtre,
49 Wellington St. E.,
Toronto 1, Ontario

TERRE DES HOMMES
TOUT LE MONDE EST LÀ!